

# LE MANNEQUIN DU COLLÈGE



Sonja Henie et Richard Green dans « Le mannequin du collège »

... un éternel sourire et une technique si parfaite du patinage qu'elle semble braver les lois de l'équilibre sur la glace, pour s'ébattre tour à tour comme un oiseau libre de liberté ou comme une ballerine dont le corps n'a plus de poids. Ces bonheurs, ces tourbillons, ces courses, ces arabesques, ces soubresauts de cygne brossés s'apparentent davantage à la danse, et de moins en moins au sport. Les figures les plus difficiles ne sont pas les plus spectaculaires et Sonja devient de plus en plus spectaculaire, donnant à son buste et à ses bras une valeur d'interprétation jadis réservée aux jambes.

Tant de grâce précieuse habillée en pailettes, de tulle, de marabout, est fort agréable à regarder, mais ne suffit pas à justifier un film. D'autant plus que le mannequin du collège est pas autre chose qu'un numéro en trois parties de petite fête des glaces. Cabot senior, marchand d'articles de sports, est furieux contre son fils qui vient de contracter un mariage ridicule. Pour mater le colère de papa, Cabot junior lui souflette une idée publicitaire de premier ordre : envoyer Kris, vendeuse au rayon de sports d'hiver et excellente patineuse, poursuivre ses études à l'Université de Plymouth où elle chantera six fois par jour d'ensembles Cabot. Cette débâche de costumes attire à Kris le dédain de ses camarades. Ils ne manquent pas de la « mettre en boîte » à la répétition du Festival d'hiver qui semble correspondre à nos revues de fin d'année.

Mais alors que chez nous, le ton de ces manifestations estudiantines ne varie pas, il est aux États-Unis lié aux violons d'Ingrès des collèges et facultés. Les films nous ont souvent indiqué que telle maison mettait son point d'honneur non pas à sortir des juristes éminents, mais à garder la suprématie du football sur le terrain, et tel autre à monter un étourdissant spectacle de music-hall avec l'acharnement de Cambridge et d'Oxford à disputer le fameux « huit ».

A Plymouth donc, on travaille le ski et le patinage, autant que le latin. La répétition du festival a lieu sur glace, bonne occasion pour Kris, car la répon-

# CINÉMA

## HOTEL A VENDRE

William Gilles, gérant de l'Hôtel des Variétés, héberge avec générosité toute une troupe d'artistes de music-hall, plus riches de prouesses que d'argent. Le propriétaire de l'hôtel, tante Sarah, est une vieille avare irascible qui ne peut souffrir les artistes. Pour les faire partir, elle exige de Gilles tous les loyers en retard. Comme il n'est pas payé lui-même, Gilles ne peut régler sa dette. Sarah veut donc l'expulser et démolir l'hôtel. Mais elle a compté sans la petite fille de Gilles, la petite Betty, récemment sortie de l'orphelinat, qui se prend d'affection pour tous les locataires de l'hôtel. Elle organisera pour lui une revue qui se déroulera en plein tribunal. Le juge est convaincu, de même que la tante... et tout finit bien.



Shirley Temple et Jimmy Durante dans « Hôtel à vendre »

## DÉBITEUR ET CRÉANCIER

On sait que l'action du film Metro-Gladwyn-Mayer *Vivent les étudiants* se déroule dans la séculaire Université d'Oxford. L'une des scènes les plus amusantes du film est, sans aucun doute, celle dans laquelle Robert Taylor, qui attend impatiemment l'opportunité de se venger d'une mauvaise plaisanterie qu'on lui a jouée, trouve enfin sa chance et administre un formidable coup de pied à un personnage qu'il prend pour un camarade et qui n'est autre que... le respectable doyen de l'Université. C'est le fin comédien Edmund Gwenn qui tient ce rôle, pour le moins ingrat. Le metteur en scène Jack Conway insiste :

## Du danger de donner des autographes

Le costume des autographes n'est pas pour déplaire aux artistes. Dès qu'une admiratrice vient avec un gracieux sourire, vous demandez une signature, c'est, paraît-il, le début de la gloire et de la consécration. Jean Klepura, qui n'en doute pas, fut, lors d'un de ses derniers voyages à Varsovie, assailli à sa descente du train par une foule d'admirateurs qui lui tendaient crayons et photos afin que le célèbre artiste y appose sa signature : — Ne vous bousculez pas, fit-il spirituellement remarquer, il y en aura pour tout le monde ! En effet, il y en eut pour tout le monde, même pour un escroc, qui réussit à lui faire signer une traite. M. Jean Klepura est désormais persuadé que si cette coutume est le début de la gloire, elle est souvent accompagnée d'un tas de petits ennuis, dont on pourrait fort bien se passer.

## M. Jean ZAY vient de fonder quatre grands prix nationaux du cinéma français

Le ministre de l'Éducation nationale et des Beaux-Arts vient de fonder d'un coup le Grand Prix national de Cinéma français, le Grand Prix national du Film documentaire français, le Grand Prix national du Film scientifique français et le Grand Prix national du Film pédagogique français. Chacun de ces prix en question consistera en un vase de Sèvres. Ces récompenses seront attribuées chaque année à des dates qui seront rendues publiques trois mois à l'avance. Tous les films français réalisés ou présentés dans les douze mois ayant précédé ces dates, participeront aux compétitions. Les jurys du Grand Prix national du Cinéma français, du Grand Prix national du Film documentaire français et du Grand Prix national du Film pédagogique seront présidés par M. Jean Zay. Quant à celui du Grand Prix national du Film scientifique français, il aura M. Jean Perrin pour président. Enfin — et c'est là une innovation — il n'y aura pas à faire acte de candidature. « Voilà l'essentiel », écrit M. J.-P. Cousson. Nous verrons par la suite le crédit que nous pourrions accorder à cette initiative. L'intérêt primordial repose sur une consécration officielle, caractère que n'a pas l'actuel Grand Prix du Cinéma. Evidemment, l'encouragement est mince. Un vase de Sèvres, c'est bien joli, mais c'est peu. Il eût été préférable — mais on ne dira que nous sommes tous fauchés — de donner une récompense en argent. Toutefois, puisque ceci s'avère impossible, il faudrait tourner la difficulté. Puisqu'on ne peut donner d'argent, on pourrait peut-être n'en pas prendre autant. Je m'explique : dégrever les films primés d'une façon substantielle, ou même complètement. Il ne s'agirait plus après que d'une entente entre le producteur et l'exploitant, ce qui serait, le crois, facilement réalisable. Ainsi, sans donner d'argent sur le moment même, on arriverait tout de même à en donner.

## Patrouille de l'aube

1930 ! Le réalisateur Howard Hawks porte à l'écran *La Patrouille de l'Aube* avec Richard Barthelmess comme vedette. Le film est un immense succès, tant en Amérique que sur le continent. 1938 ! Edmund Goulding porte pour la seconde fois à l'écran *La Patrouille de l'Aube*. L'interprétation réunit autour d'Errol Flynn, dignes successeurs du grand Barthelmess, Basil Rathbone, Donald Crisp, Melville Cooper, Barry Fitzgerald et Carl Esmond. Des documents inédits, prêts par les archives cinématographiques du Ministère de la Guerre britannique, plusieurs actualités de la grande guerre seront incorporés à *La Patrouille de l'Aube*, au montage duquel les plus avertis des studios de Burbank.

# LA ROUTE ENCHANTÉE

Voici donc le premier film de Charles Trenet. Il est sans doute superflu de présenter à nos lecteurs cette nouvelle et dynamique étoile du chant dont le répertoire essentiellement jeune vient quotidiennement, ou presque, alimenter les programmes des postes de radiodiffusion. Est-il un auditeur qui n'ait entendu...

« Je joue vagabond Qui chante soir et matin Sur le chemin ? »

Pour Charles Trenet, la vie est une perpétuelle chanson — vingt-six ans à peine. La route, la pluie, les émois de son cœur, la beauté et l'amour ; tout lui sert de prétexte. Ne s'est-il pas baptisé lui-même le *jeu chantant* ? Et ce pseudonyme, vous pouvez nous en croire, lui va bien.

Ce n'est pas tant par leur valeur musicale que ses œuvres nous plaisent, mais par leur entrain endiablé, trépidant, qui tranche sur toutes les sucreries des Tino Rossi et autres Jeha Sablon. Car Charles Trenet ne se contente pas d'être un interprète : il compose lui-même les paroles et la musique de ses chansons. Voulez-vous faire un film, il en a écrit le scénario et le dialogue (l'un et l'autre font preuve d'imagination et d'esprit) et il n'a laissé à personne le soin d'en composer l'accompagnement musical.

Dans le cadre illimité du baroque, du loufoque et du cocasse, avec des gags que ne désavoueraient pas les Marx Brothers, Charles Trenet trouve le moyen d'occuper l'écran presque sans interruption et cela sans abuser de la patience du spectateur : chaque scène, chaque geste étant appuyés par une trouvaille plaisante souvent d'une bonne veine.

Pour ce qui est du scénario, nous renoncions à tenter de le résumer. Tant qu'il peint un rêve de poète fantaisiste, dans un château dont la belle est bien éveillée et possède un gracieux sourire, nous ne marchandons pas notre joie, même dans les situations les plus absurdes. Lorsqu'il retombe dans la réalité, l'accession et l'ascension au music-hall de la nouvelle étoile, M. Charles Trenet lui-même, nous sommes moins satisfaits.



Marguerite Moreno

Nous ne déchantons pas certes, mais la route est bien connue avec des trous par trop apparents. Comme nous venons de le dire, Charles Trenet ne quitte pour ainsi dire pas l'écran, et l'expression se dépenser sans compter paraît insuffisante à traduire son entrain. Il a visiblement tout fait pour se donner la physionomie d'Harpocrate, cheveux blancs bouclés, grands yeux étonnés, visage imberbe ; mais seule l'agitation incessante de ses bras, agitation parfois excessive, suffirait à lui créer une personnalité.



Le comédien Carette

## LA RÉPERCUSSION DU RÉCENT DÉCRET DU GOUVERNEMENT ITALIEN SUR L'IMPORTATION ET LA DISTRIBUTION DES FILMS ÉTRANGERS

Le gouvernement italien vient, par voie de décret, d'instituer un contrôle gouvernemental pour l'achat, l'importation et la distribution de tous les films étrangers en Italie. Cette décision du gouvernement fasciste a comme bien l'on pense fait sensation dans les milieux cinématographiques américains et français, qui craignent de voir leurs productions rejetées d'Italie. Aussi s'émouvent-ils fortement dans les milieux officiels du cinéma et songe-t-on à adopter une attitude forte et résolue envers l'Italie cinématographique. Pour cela, d'un côté, les représentants des compagnies cinématographiques américaines vont se réunir à Paris ; de l'autre, les producteurs et exportateurs de films français vont tenir une importante réunion au siège de la Confédération. Il se pourrait bien que les milieux cinématographiques américains, anglais et français, décident d'user de représailles envers le gouvernement italien qui vient, en fait, de décréter sur son territoire la nationalisation de l'importation des films étrangers.

## UNE NUIT DE GALA

Don Vincente et son orchestre son engagé par Quinn dans le dancing qui ce dernier dirige : « Le Jardin de la Lune ». Entre Vincente et l'agent de publicité de Quinn, une jeune fille d'affaires, Ton Blake, la sympathie est vite née. Quinn, jaloux, va renvoyer Vincente Toni conseille au chef d'orchestre d'inviter Quinn en se servant d'un faux maharajah qui se fait passer pour l'am d'enfance de Vincente. Ebloui de voir un si grand personnage en bons termes avec son chef d'orchestre, Toni revient sur sa décision et tente de garder les musiciens. Mais Vincente ne veut plus rien savoir. Il faudra, pour le décider, toute une comédie montée par Quinn et Toni. Par égard pour Toni qu'il aime et qu'il épousera, Vincente reste au service de Quinn. Aucune inconvénience d'image, mais des chansons aux termes équivoques ont été cette histoire l'inégalité dont elle est bâtie.



Margaret Lindsay dans « Une nuit de gala »



Anna Neagle et Anton Wall-ock

## SOIXANTE ANNÉES DE GLOIRE

L'évocation du règne de la reine Victoria constitue tout le sujet du film. Elle commence par son mariage avec le prince Albert. Celui-ci est en butte aux attaques des lords qui, sournoisement, excitent le peuple contre lui. La reine le défend et gagne à sa cause le vieux duc de Wellington. Des tableaux successifs rappellent les belles heures du règne : la première Exposition internationale de 1845, la guerre de Crimée et la victoire de Sébastopol. Puis ce sont les heures douloureuses : la mort du prince Albert, la longue prostration de la reine, le désastre de Khartoum. Enfin, la conquête de l'Égypte, le hublé et la mort de Victoria, pleurés par tout son peuple. Grande fresque d'histoire, reconstituée dans la vie intime de la reine Victoria. Ensemble somptueux qui rehausse en tableaux magnifiques la magie de la couleur et la richesse de costumes. On aurait pu concevoir un rappel plus vibrant de la grandeur anglaise au dix-neuvième siècle. Les quelques épisodes évoqués sont pourtant assez significatifs. Anna Neagle trace une silhouette très énergique de la reine. Elle est aidée par une interprétation très soignée, en tête de laquelle se détache Anton Wall-ock. L'œuvre est irréprochable. Elle ne constitue pas, à vrai dire, une leçon d'histoire didactique et sa portée dépassera l'esprit des enfants, mais elle est une excellente évocation de l'âme anglaise.